

## À vos Marx

Serge Cantin, *Le philosophe et le déni du politique. Marx, Henry, Platon*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1992, 301 pages.

Francine Gagnon

---

Volume 36, Number 4 (214), August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32217ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Gagnon, F. (1994). Review of [À vos Marx / Serge Cantin, *Le philosophe et le déni du politique. Marx, Henry, Platon*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1992, 301 pages.] *Liberté*, 36(4), 180–187.

---

# ESSAI

---

---

FRANCINE GAGNON

## À VOS MARX

*Serge Cantin, Le philosophe et le déni du politique. Marx, Henry, Platon, Québec, Presses de l'Université Laval, 1992, 301 pages.*

*Par toute l'étendue de la terre fertile, par  
les mers rayonne toujours, inextinguible,  
la gloire des belles actions.*

Pindare

Serge Cantin, dont le nom pour plusieurs lecteurs de *Liberté* pourrait rappeler le franc-tireur<sup>1</sup>, est avant tout

---

1. Cantin a publié dans nos pages (*Liberté* 206, avril 1993) une critique mordante, prenant à partie les interventions « politiques » de Jacques Godbout. Du haut de ses nombreuses tribunes publiques, ce dernier profiterait de l'ambiguïté des Québécois à cet égard en refusant de s'engager, préférant se faire le défenseur du *statu quo*, fidèle en cela à son ami Robert Bourassa : tricheur, avez-vous dit ? Je tiens à rappeler la parution de cet article frondeur, dans la mesure où Cantin ne fait pas que proposer des avenues nouvelles sur le plan philosophique ; il est aussi capable d'afficher ses couleurs, sans se cacher derrière une rhétorique qui a souvent permis à nombre d'intellectuels de jouir des largesses du *double-bind* : l'aller-retour fédéral-provincial, autoroute électronique qui commence à être sérieusement encombrée.

philosophe. Dans son livre *Le philosophe et le déni du politique* (Prix Raymond-Klibansky 1992-93 décerné par la Fédération canadienne des études humaines), il pose d'emblée une question pour le moins embêtante : peut-on encore croire les philosophes ?

Après les déconvenues de Heidegger, Paul de Man et consorts, on peut en effet douter du bien-fondé des thèses philosophiques, lesquelles ont souvent tendance à se couvrir du voile de l'immunité sur la scène publique. Tous les arguments sont bons pour s'en tenir à une position de repli, voire de retrait, qu'il s'agisse d'un langage *pour initiés seulement* ou d'un statut particulier alloué à la philosophie, la rendant étrangère à tout forum politique. Dans les tours du savoir platonicien, on craint que l'opinion commune porte ombrage à un discours devant transcender toute détermination territoriale de la pensée.

C'est ici que réside l'audace de Cantin, dans la mesure où il sonde le rôle des intellectuels, qu'ils soient complices dans le silence ou défenseurs d'idées qui viennent se briser sur les falaises de l'abstraction.

C'est d'ailleurs dans cette dernière catégorie que l'on pourrait ranger Michel Henry, philosophe français qui réinterprète la pensée de Marx dans le sens d'une ontologie. Pour Henry, l'immanence de la vie devient la structure fondamentale de l'être. « Quel est ce mouvement de la vie, voulu à partir d'elle et produisant inlassablement ce qu'il produit ? En premier lieu un tel mouvement est par principe individuel (...). Et cela parce que la vie, trouvant son être-vivant dans l'auto-affectation de son affectivité, est par là-même monadique<sup>2</sup>. » Soit dit en passant, si cette citation vous semble traversée par un certain

---

2. « Qu'est-ce que cela que nous appelons la vie ? », *Philosophiques*, Montréal, mai 1978, p. 144.

souffle métaphysique, dites-vous que cette impression n'est pas fortuite. Michel Henry s'abandonne volontiers aux abîmes de l'être. Le livre de Serge Cantin est une thèse de doctorat consacrée au réexamen des prises de position du philosophe français. Or, situation cocasse, Cantin a décidé de la soumettre à nul autre que Michel Henry lui-même, si bien que l'on peut imaginer la surprise du directeur devant évaluer son plus impitoyable critique. Car sous la plume de Cantin, Henry se retrouve en compagnie de Platon et de Marx, chez qui le déni du politique est associé à bien des dérives, dont celle qui représente le dernier refuge de l'absolu : la dérive totalitaire.

Michel Henry ne craint pas d'avancer des thèses plutôt inusitées : « Ce qui paraît en eux (les textes de Marx) de façon aussi évidente qu'exceptionnelle dans l'histoire de la philosophie, c'est une métaphysique de l'individu. Marx est l'un des premiers penseurs chrétiens de l'Occident. » (p. 21) Évidemment, Cantin aura tôt fait de repérer les anomalies au cœur même de l'entreprise henryenne. « Est-il légitime d'affubler Marx d'une défroque métaphysique qu'il avoue lui-même avoir abandonné à "la critique rongeuse des souris" ? » (p. 24) La méthode élaborée par Henry se veut introspective, dans la mesure où il suffirait d'arracher son « principe caché... au domaine inexprimé où repose en son fond toute pensée » (p. 24). Naïveté herméneutique que plusieurs commentateurs ont soulignée, comme si Henry possédait les clefs de la vérité sur Marx ; mieux, il aurait saisi le cheminement secret de son œuvre qui le mènerait nécessairement à une métaphysique de l'individu, secret qu'il daigne généreusement (en deux tomes et près de 1000 pages) partager avec nous. Néanmoins, malgré ce phantasme qui consiste à reconstruire une généalogie originale, il faut reconnaître à Henry le mérite de remettre

à l'étude les textes philosophiques de Marx, là où maints marxistes « orthodoxes » ont abordé l'œuvre sur le seul plan idéologique : une programmation qui, au nom du sens de l'Histoire, n'est pas en mesure de procéder à une radioscopie des textes eux-mêmes, ce qui les cantonne dans un discours réductionniste, pour ne pas dire prévisible. Dans son accompagnement éminemment subjectif de Marx, Henry est amené à départager radicalement la philosophie de Marx du marxisme totalitaire. Plusieurs distorsions et contresens seraient imputables pour une grande part à Engels, à l'influence de Hegel et de Feuerbach... Comme si le matérialisme historique et la détermination sociale de l'activité des individus étaient des notions d'emprunt qu'il fallait gommer de la pensée de l'auteur du *Capital* !

Cantin explique l'hypostase par Henry de la subjectivité individuelle comme un rejet de « l'action et [du] domaine publico-politique où elle se déploie, la réalité du monde en tant qu'espace commun entre les hommes, l'inter-esse » (p. 33). C'est le *déni du politique* que l'on trouve d'ores et déjà à l'œuvre chez Marx, et ce, nonobstant le fait que ce dernier semble s'écarter de la voie platonicienne, ne serait-ce qu'en optant pour la *praxis*, donnant ainsi l'illusion de nous ramener au cœur de la Cité. Or, remarque Cantin, le concept de *praxis* implique la réduction de la relation entre les hommes à la relation de l'homme à la nature : « cette résorption du social dans l'activité individuelle ne s'accomplit que pour autant que celle-ci a préalablement fait l'objet d'une réduction totale à l'activité sociale par excellence : le travail » (p. 91). À partir du moment où l'homme n'est reconnu et valorisé que par rapport à une seule fonction (produire), on ne peut assister qu'à une déréalisation du monde.

Pour appuyer la critique de ce point névralgique dans l'armature conceptuelle de Marx, Cantin s'inspire

largement des travaux de Hannah Arendt, lesquels avaient été relégués aux oubliettes durant le règne triomphant du marxisme des années soixante et soixante-dix. En ce qui a trait au travail, Arendt a publié un livre important, *Condition de l'homme moderne*, où elle condamne la métamorphose de l'homme moderne devenu *animal laborans*. L'instrumentalisation du monde et le souci de production, cadeaux empoisonnés de l'essor industriel et technologique, tendent à englober la totalité de la vie humaine. Arendt distingue trois facultés qui découlent de la condition humaine : le travail, l'œuvre et l'action. Si le travail est répétitif et lié aux nécessités biologiques, l'œuvre se définit par la transformation, par la création d'objets plus durables, lesquels témoignent de l'appartenance-au-monde de l'homme. Enfin, l'action concerne l'interaction publique, rendue possible grâce à l'activité langagière, seul gage de liberté dans le respect de la pluralité. Le modèle auquel Arendt se réfère est celui de la *polis* grecque, où l'espace politique constitue un forum de discussions, où l'engagement s'inscrit dans des actions qui dépassent l'intérêt du privé. Elle constate que la capacité de commencer, de renouveler l'espace public est un art qui tend à disparaître au profit d'un utilitarisme qui domine toute la société. Avec l'avènement de la société de masse, les opinions se perdent et s'aplatissent devant un pouvoir administratif toujours plus étendu. On comprend dès lors comment Arendt en arrive — et elle fut une pionnière à cet égard — à établir des liens entre le phénomène totalitaire et l'éclipse d'un lieu de parole et de participation politique. Cantin, de la même façon, attribue une responsabilité à Marx dans la déroute philosophique et politique de notre siècle. « Marx n'a certainement pas voulu le totalitarisme. Sauf qu'en renchérisant sur le renversement moderne de la *vita activa* et en exaltant, sans la moindre réserve critique,

les vertus libératrices du faire, il a rendu sa pensée disponible pour la légitimation des actions les moins légitimes... » (p. 202)

On pourrait certes reprocher à Cantin le peu de distance critique montrée à l'égard des analyses proposées par Arendt, d'autant qu'elle souscrit à un idéal républicain dont les applications ne sont pas toujours évidentes. En outre, elle confère une ampleur épiphannique aux révolutions, particulièrement la révolution américaine, comme si, au moment de la rupture inaugurale, les conseils populaires aspiraient uniquement au bonheur public. En Amérique, on pourrait mentionner l'influence religieuse puritaine liée au contrat (covenant) avec Dieu, et, surtout, celle de Locke, qui enseigne aux hommes à jouir de leurs biens en toute sécurité par un gouvernement limité. N'y a-t-il pas un piège à interpréter de façon univoque les mobiles des sociétés populaires comme si elles ne visaient qu'à transcender la nécessité naturelle ? La poursuite du bonheur est, à tout le moins, équivoque. Libre entreprise ? Cela dit, même si le progrès a rendu moins préoccupantes les exigences de survie, il n'en demeure pas moins que la gestion de l'économie ne peut, comme à l'époque antique, se restreindre à la sphère du privé. Bref, malgré certains éléments utopiques, ce qu'il faut surtout retenir de l'intérêt porté par Cantin aux thèses d'Arendt, c'est le fait qu'elle propose des modèles heuristiques qu'il faut envisager pour leur potentiel critique et, surtout, comme instruments d'une réflexion urgente sur l'origine du totalitarisme, phénomène qui s'est développé dans la béance même de la tradition dite libérale. Cette inquiétude traverse de part en part le livre de Cantin.

Incidentement, l'auteur évoque les conséquences de la perte du sens commun à l'époque moderne, et cela à travers une réflexion percutante sur *1984* d'Orwell.

Cantin dépeint le point de saturation apolitique en citant les propos caustiques d'Orwell : « l'hérésie des hérésies est le sens commun ». Soulignons que la préface est signée par Fernand Dumont, autre penseur pour qui la dénégation du sens commun fait disparaître « ce qui donne à l'homme retrait envers lui-même et du même coup la faculté de reconnaître sa parenté avec les autres. À cette limite apparaît l'irréductibilité de la tâche politique : préserver le souci de la Cité et le souvenir de sa fragile fondation » (p. XIII).

Le livre se clôt sur les racines platoniciennes de ce déni du politique. Les prisonniers de la caverne deviennent pour les besoins de la cause (révolutionnaire) les prolétaires que l'intellectuel domine, une force inconsciente de l'Histoire à laquelle ils doivent se soumettre : « Marx, dans la mesure où il a conçu le prolétariat à l'image d'un objet fabriqué, a justifié à l'avance l'intervention *compétente* sur lui et a jeté les fondements d'une technologie du pouvoir dont les marxistes se voudront bientôt les spécialistes... avec les résultats que l'on sait. » (p. 276)

Or, ces résultats ont été accompagnés d'auto-critiques. On peut mentionner les contributions de Lefort et de Castoriadis. Néanmoins, il reste des irréductibles, tel Michel Henry, qui sont prêts à absoudre la pensée de Marx de toute défaillance. Au Québec, on a connu une période riche en adeptes du *paradigme rouge*, suivie, peu après, comme en France, de *mea culpa* et d'actes de contrition. Mais il semble qu'au-delà des reniements peu de penseurs se soient interrogés sur la signification du marxisme lui-même. Notons toutefois la parution de *Dialectique et totalitarisme*, où Richard Gervais dresse un inventaire des différentes interprétations qui ont escamoté le rapport marxisme/totalitarisme ; ainsi on évoquera l'absence de tradition démocratique, le retard

---

économique, l'encerclement capitaliste, etc. Il ne s'agirait que d'égarements passagers avant le lever du rideau du Grand Soir promis. Pierre Milot est également digne de mention, dans la mesure où il a scruté l'avant-garde politico-littéraire des années soixante-dix<sup>3</sup>, épluchant les textes de trois revues d'avant-garde à l'époque au Québec : *Socialisme québécois*, *Stratégie* et *Chroniques*. Milot observe la trajectoire institutionnelle des théoriciens, écrivains, professeurs du marxisme, sans négliger de souligner les nombreux mimétismes, retraduits ou non, dont le modèle émane de la métropole parisienne.

Somme toute, le projet de Cantin consiste à traquer l'impensé des philosophies de l'histoire qui se situent dans la région des grands mythes collectifs, alors qu'elles reçoivent les démentis les plus cinglants de l'expérience humaine. Les intellectuels ne peuvent se faire impunément les défenseurs d'idéologies officielles. Si la culture doit charger de sens son propre déchirement intérieur, alors elle s'inscrit d'entrée de jeu dans la parole plurielle. Parole que Cantin a su manier habilement, avec un soupçon d'ironie, autre trait qu'il partage avec la manière d'être socratique. Qu'on se le dise, un taon bourdonne au milieu de la mêlée, s'offrant à découvert. Délesté du poids des certitudes, il ne fait qu'indiquer la pointe subversive de l'initiative humaine. Quand elle se donne le trouble de penser !

---

3. Pierre Milot, *Le Paradigme rouge*, Éditions Balzac, 1992.